

LA GUERRE DES BOUTONS

Un film de Yves Robert

D'après le roman de Louis Pergaud

France • 1962 • 90 mn • prix Jean Vigo

Entre les enfants de deux villages voisins, les Longevernes menés par Lebrac, et les Velrans, menés par l'Aztec, c'est la guerre. Mais le jour où les Velrans apostrophent Grangibus et Tigibus d'une insulte jusque-là inconnue des Longevernes, pourtant experts en jurons fleuris, la guerre prend un tour nouveau. La dernière grande bataille se traduit par la capture d'un prisonnier qu'il faut punir de manière exemplaire. Lebrac se montre particulièrement retors : malheur au vaincu, un Velran, à qui l'on arrache tous ses boutons. En ces temps difficiles, les vêtements sont précieux et l'humiliation totale. La guerre n'est pas près de s'arrêter...



Publié en 1912, ce roman de Louis Pergaud, son plus grand succès, est l'un des plus célèbres récits d'enfance de la littérature. Roman autobiographique, chronique de la vie campagnarde, il y célèbre l'amitié indéfectible, les bobos sur les genoux et l'encre des porte-plumes. Incroyable succès à sa sortie, *La Guerre des boutons* a marqué l'imaginaire cinématographique et collectif français jusqu'à aujourd'hui, en témoignant les réadaptations récentes.

Chronique d'un monde disparu, à la fois rude et tendre, enfantin et violent, on reste saisi par la vitalité des enfants, le langage fleuri, la pertinente transposition de la guerre et ses violences, les beautés et apretés d'un monde disparu. Une des grandes réussites est de faire du personnage de Petit Gibus, enfant très attachant et grand acteur, un des éléments comiques du film, avec cette réplique fameuse, inventée pour l'occasion : « Si j'aurais su, j'aurais pas v'nu ! » Courez donc retrouver leurs aventures, on rit, on pleure et toute la famille s'y retrouve !

Note du distributeur à l'usage des spectateurs

Pourquoi ressortir aujourd'hui *La Guerre des boutons* ? Certes, ce film familial n'est pas une douce chronique. Les femmes n'ont quasiment pas de rôle tout en adoucissant autant que faire se peut cette histoire, on voit le chemin parcouru... Les pères ne sont pas gâtés non plus, alcooliques et violents. Certes, certains moments sont difficiles : la mort du renard, la punition du traître Baccaillé. La violence est bien présente : les scènes d'humiliation que s'infligent les enfants, les coups, qu'ils soient portés entre eux ou par leurs parents, apparaissent à plusieurs reprises. Mais ce sont aussi des occasions de dialoguer et ce dépliant est là aussi pour faciliter les discussions autour de ces sujets. C'est un spectacle à voir et à discuter en famille, c'est important aujourd'hui que des oeuvres puissent faire le pont entre les générations, et surtout avec les plus jeunes qui sont tirés vers d'autres mondes, bien plus violents que ce que *La Guerre...* leur propose. C'est une oeuvre qui emporte les enfants, les fait rire, les fait réfléchir, leur ouvre des portes, une oeuvre à leur hauteur mais qui les élève aussi.

Les esprits chagrins argueront d'un film formaté pour le succès, oubliant les déboires d'Yves Robert pour monter le financement du film... Ce qui reste, pour nous distributeurs, c'est avant tout un grand moment de cinéma, un film inoubliable qui donne une énergie folle et une envie de vivre salutaire.

Louis Pergaud

« J'ai voulu restituer un instant de ma vie d'enfant, de notre vie enthousiaste et brutale de vigoureux sauvages dans ce qu'elle eut de franc et d'héroïque, c'est-à-dire libéré des hypocrisies de la famille et de l'école. » écrit-il dans sa préface. Ce poète et romancier se fait connaître en 1910 avec *De Goupil à Margot*, des histoires d'animaux qui lui valent en 1910 le Prix Goncourt. *La Guerre des boutons* marque la poursuite de son travail dans une veine rustique, où la guerre entre les deux villages résonne tragiquement avec l'Histoire.

Deux ans après sa publication (alors qu'il écrit *Lebrac bûcheron*), la Grande Guerre éclate. Mobilisé, Pergaud fait l'expérience atroce du front, qu'il rapporte dans ses carnets. Le romancier est porté disparu en avril 1915. *La Guerre des boutons* est devenu le portrait d'une France disparue, une France encore marquée par le XIX^e siècle, une France plongée dans une certaine innocence, qui n'a pas encore connu les conflits mondiaux.



Louis Pergaud

Yves Robert

Né en 1920, Yves Robert est l'un des cinéastes français les plus populaires de sa génération. Il débute en tant qu'acteur et enchaîne les rôles. Il devient scénariste, producteur et cinéaste, associé à quelques-uns des plus gros succès du cinéma français. Il est aussi considéré comme l'un des grands cinéastes de l'enfance, avec une vision singulière : celle d'un paradis perdu. Devenu un classique, projet cher à son cœur, son adaptation de *La Guerre des boutons* fut pourtant difficile à financer. Personne ne voulant d'un projet qui ne met en scène aucune vedette, le cinéaste et son épouse Danièle Delorme montent une société de production. Ils disposeront de moyens limités. Pour la distribution, les Français sont également aux abonnés absents, ce qui fera le bonheur de la Warner. Avec près de dix millions d'entrées, c'est le deuxième plus grand succès de l'année 1962, juste après *Le Jour le plus long*. Le film remporte même le Prix Jean Vigo.



Yves Robert



Yves Robert raconte que *La Guerre des boutons* est le premier livre qu'il lut, petit, de sa propre initiative. S'il en conserve le cadre, la vitalité des personnages et la grande impression de liberté qui se dégage de l'oeuvre, il déplace l'action de la France d'avant-guerre à la France contemporaine. Il apporte des images de solidarité, inventant la trêve occasionnée par la blessure d'un lapin, propose des figures d'adultes moins violentes et réduit les floppées d'injures que se lancent les personnages. Il amoindrit aussi la dureté de la vie des enfants pour offrir une chronique tendre, sans être lénifiante. Le cinéaste n'occulte pas la violence qui parsème la vie de ses jeunes héros, il montre aussi, avec nostalgie, la liberté d'une enfance à la campagne, une enfance au grand air dénuée de surveillance, où les enfants s'ébattent joyeusement, avant de devoir rejoindre le monde policé des adultes et perdre cette insouciance qui faisait de chaque journée une aventure.

La langue du film

La vivacité de la langue est un des charmes du film. Au moment de la sortie, le cinéaste en défend l'usage : « Pergaud a eu la franchise et l'honnêteté de faire parler les enfants comme ils parlent entre eux, car quand les enfants quittent la maison, l'école, l'église ou tout ce qui les règle, qu'ils se retrouvent avec leurs pairs, avec leurs copains, eh bien ils sont sûrement plus authentiques qu'enfermés dans les règles dont je parle. » Le cinéaste allège quelque peu les injures proférées par les enfants, et réduit notamment la portée sexuelle de certaines attaques, ou les met dans la bouche des adultes qui se disputent d'aussi bon cœur que leurs gamins. Mais les enfants ne sont pas en reste : ils utilisent des expressions hautes en couleur (« Il est rond comme un boudin »), de l'argot (le « pébroque »)... Les incorrections de leur langue enfantine donnent au film sa couleur et sont souvent porteuses d'humour.

Yves Robert a soin de conserver les deux insultes légendaires du livre : les Velrans sont bien des « peigne-culs » et les Longevernes des « couilles molles ». La violence des insultes est atténuée par l'ignorance des enfants quant à leur sens. Le débat sur la signification de couille molle est l'objet d'un long dialogue dans le roman comme dans le film. Yves Robert en accentue le comique en ajoutant un gag visuel, qui n'est que mentionné chez Pergaud ; Lebrac confie à un petit une mission : demander le sens du mot à son père. Dans une scène digne du cinéma muet, les enfants contemplent le résultat de leur action : le petit se fait corriger d'importance par un père manifestement furieux. Le mot testé, et décelé comme une injure, il ne reste qu'une solution aux Longevernes : la guerre !

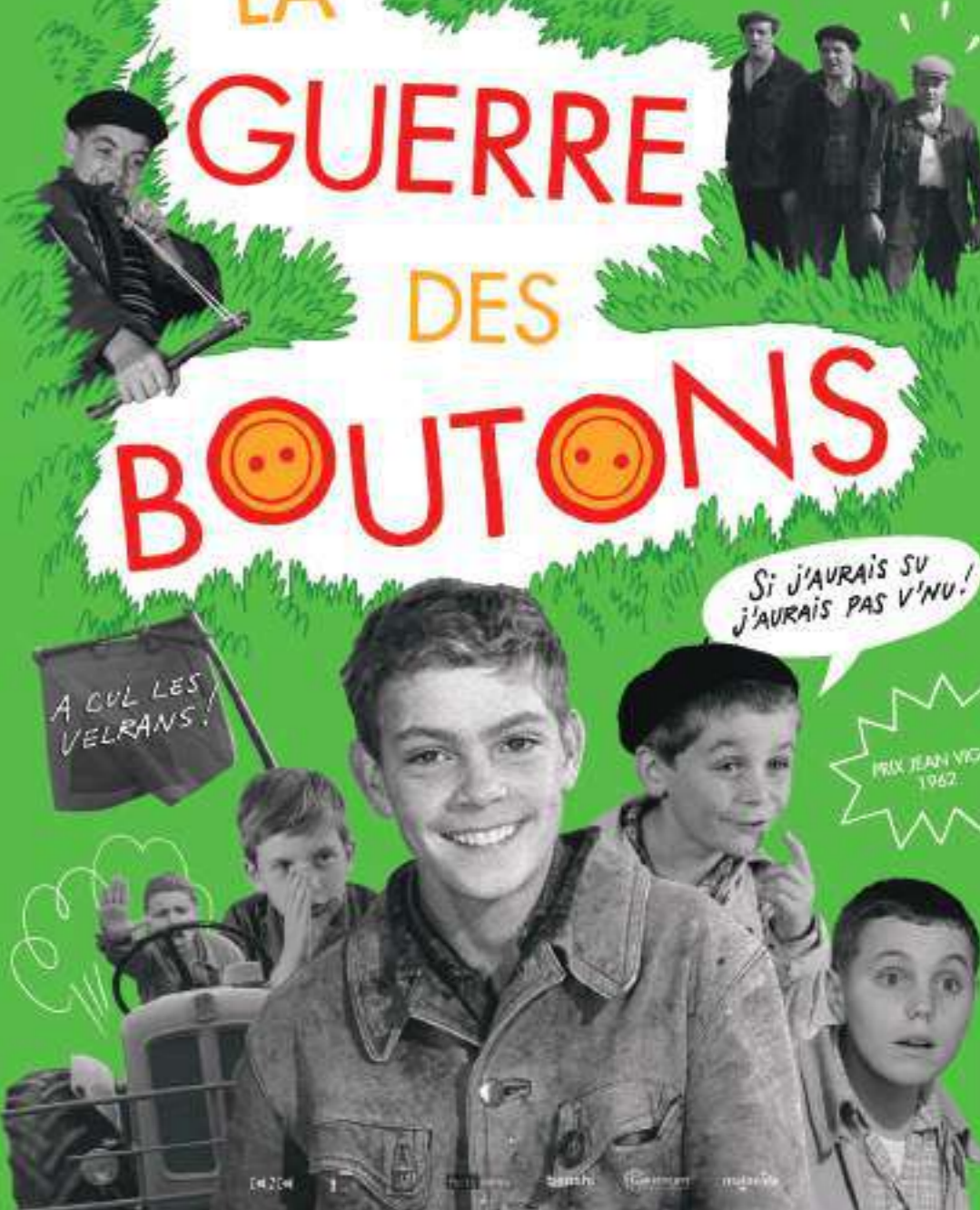
malavida Légi Films Gaumont Danièle Delorme et Yves Robert présentent

Un film de Yves Robert

D'après le roman de Louis Pergaud

Adaptation François Dreyer et Yves Robert. Musique François Dreyer

LA GUERRE DES BOUTONS



Petit Gibus « Si j'aurais su, j'aurais pas v'nu »

La réplique de Petit Gibus est sans doute la plus connue du film et doit autant sa célébrité à son français enfantin et touchant qu'à celui qui la prononce. Cette répartie mythique est une invention d'Yves Robert, et n'apparaît à aucun moment du livre. D'ailleurs, chez Pergaud, ce personnage d'enfant occupe une place moindre dans l'action, tandis qu'Yves Robert en fait un personnage de premier plan. Petit Gibus ajoute à la fois du comique et de la tendresse. Sa petite bouille rieuse est l'une des premières que l'on voit dans le film, et conquiert immédiatement le spectateur. Petit Gibus est un atout comique du film, ses réflexions ou déboires servent souvent de conclusion à une séquence, venant alléger les scènes parfois un peu tristes, comme la défaite des Longevernes. Yves Robert est conscient du pouvoir de ce visage, et invente des scènes où il tient la vedette. La séquence comique où l'enfant boit « la goutte » ne figure pas dans le roman, pas plus que la scène où il avance en regardant par terre, ou celle où il est nu et perdu dans la forêt.

Petit Gibus est ainsi inoubliable : dans une séquence de « torture », on entend hors champ tous les enfants traiter la victime ennemie de « peigne-cul », suivis, avec quelques secondes de retard, de la voix de Petit Gibus, reconnaissable entre mille. La violence de la scène s'en trouve atténuée par son innocence enfantine.



Dans *La Guerre des boutons*, le registre soutenu est fort peu présent ; Yves Robert privilégie la langue courante et familière dans la bouche de ses personnages. Voici quelques exemples de mots bien familiers qu'on peut entendre. Substituez-y des synonymes plus convenables !

1. Un pébroque
2. Un trouillard
3. Une frangine
4. Boire la goutte
5. Un mouchard
6. La bourde
7. Prendre une trempe
8. Un troufion
9. Se tailler
10. Se fendre la pêche

Solution : 1. un parapluie 2. un peigne-cul
3. une soeur 4. boire un digestif 5. un « undic »
6. la porte 7. recevoir une correction
8. un jeune soldat 9. s'enfuir 10. rire aux éclats

Les enfants sauvages et les animaux

Dans la vie de ces enfants de la campagne, les animaux sont omniprésents. Ils doivent souvent prendre soin des animaux de la ferme. L'Aztec doit traire la vache. Lebrac sait monter à cheval, fier cavalier qui séduit la petite Marie du haut de sa monture, tandis que l'Aztec se débat avec un âne particulièrement récalcitrant. Cette familiarité avec les animaux s'étend aux animaux sauvages : les enfants se passent de main en main des serpents dont ils ont préalablement enlevé le venin et semblent absolument sans crainte (à l'exception de Bacaille). La pêche au prébroque n'a aucun secret pour eux.

Les enfants sont peu sentimentaux dans leur rapport aux animaux. L'épisode de la chasse au renard en témoigne. Les enfants s'y montrent sans pitié, et la mort du renard marque leur triomphe. Toutefois, si les enfants sont capables d'une certaine cruauté, leur cœur est attendri par un lapin blessé qui causera la seule trêve entre les deux villages. Les enfants cessent d'être des guerriers pour se faire infirmiers, et s'allient pour sauver la petite bête.

Cet épisode est une invention du film, et témoigne du souci d'Yves Robert de sans cesse contrebalancer une certaine violence des enfants avec de la tendresse. Un lapin est, à leurs yeux, un blessé sérieux. Ils deviennent même, à la fin du film, de véritables compagnons. En petit Orphée ou en nouvelle Blanche-Neige, Lebrac vit entouré des animaux de la forêt, en particulier d'un lapin et d'un petit oiseau.



Tout comme Pergaud, qui établit cette communauté entre les enfants et les animaux, Yves Robert joue également de l'analogie : les enfants ne cessent de débouler dans le cadre, d'arriver en courant, de troubler la paix apparente des lieux (c'est par exemple le cas dans la séquence d'ouverture du film). Ils s'élancent comme un groupe de moineaux, et s'envolent tout aussi vite dès qu'on cherche à les saisir.



La violence des parents, roman et film

A Longeverne, les enfants gambadent sans surveillance ; mais cette liberté de mouvement n'est pas sans contraintes, avec de nombreuses tâches domestiques et les défaillances sévèrement réprimandées. En témoigne le souci des enfants de ne pas abîmer leurs vêtements du dimanche sous peine de se prendre une « tannée ». La violence physique que les parents exercent sur les enfants est omniprésente. La raclée est la menace constante qui pèse sur eux, pour une culotte sale ou de mauvais résultats à l'école. Cette violence est généralisée dans le roman de Pergaud : tous les enfants semblent craindre leurs parents.

Yves Robert atténue cette dimension. Tous les parents ne sont pas malveillants : les parents de l'Aztec s'occupent gentiment de Petit Gibus, ceux de Bacaille le soignent après sa rossée par les Longevernes. La punition collective qui suit la correction de Bacaille est racontée comme un véritable moment d'horreur dans le roman. Yves Robert suggère bien la raclée, mais le fait avec un humour qui en adoucit la violence : les enfants penauds retournent vers le village, et sur leur route, les adultes commencent à retrousser leurs manches.

Yves Robert concentre les manifestations de cette violence sur le personnage du père de Lebrac, qui devient ainsi un repoussoir, une sorte d'ogre brutal et ignorant : mal fagotté, on le découvre pour la première fois armé d'une petite hache très inquiétante, brisant tout ce qui lui tombe sous la main. Robert se refuse à filmer cette violence frontalement, la suggérant par le hors champ. L'intervention de la mère - elle défend son fils - vient apporter un peu de tendresse. Devinée, la violence reste impressionnante sans tomber dans la complaisance. Le personnage de Lebrac n'en sort que plus héroïque et plus émouvant dans sa rébellion. Après cette séquence, Lebrac est montré souriant à l'école, comme si la correction n'avait laissé aucune trace. Yves Robert souligne le peu de lien qui existe entre le père et le fils : le père de Lebrac ne l'accompagnera pas au pensionnat, le laissant à la charge de l'instituteur.

L'amertume des enfants à l'évocation de leur futur d'adulte témoigne suffisamment de la piètre opinion dans laquelle ils tiennent cette partie de la population : « La Crique (...), laissa tomber ces mots : Dire que, quand nous serons grands, nous serons peut-être aussi bêtes qu'eux ! » L'allusion balzacienne conclut ce roman d'initiation sur une note pleine de pessimisme. Yves Robert reprend cette célèbre formule finale, mais la fait prononcer à Lebrac sur un ton plein d'humour, qui laisse à penser que le garçon n'y croit guère. Ce sera l'enfance qui sera, encore une fois, victorieuse, car les garçons délaissent vite ces funestes pensées pour se mettre à jouer. Le monde des adultes est encore loin.

Sur les bancs de l'école

Les Longevernes ne semblent guère passionnés par l'école. S'ils apprennent leur leçon, c'est pour être certains de ne pas se faire coller et de pouvoir aller se battre le soir. Les héros d'Yves Robert sont souvent filmés du point de vue de l'instituteur, qui entend avec amusement leurs messes basses. Yves Robert plante sa caméra au fond de la classe - la place du cancre - ce qui lui donne un point de vue imprenable sur les enfants, regardant par la fenêtre, échangeant des coups de pieds ou se passant des petits mots. L'école du film est une classe unique qui mélange les niveaux, ce qui était encore courant à la campagne. En 1960, on en compte encore 19 000 en France, sur 80 800 écoles. Les classes deviennent mixtes en 1976 sur l'ensemble du territoire. La majorité des élèves se prépare davantage à reprendre l'exploitation familiale qu'à poursuivre des études, reflétant une réalité sociale de l'époque.

Les cours dispensés devaient permettre aux élèves de décrocher leur certificat d'études, qui constituait souvent la fin du cursus scolaire et portait sur les enseignements de base : mathématiques, géographie, histoire, lettres, instruction civique... A cela s'ajoute un apprentissage d'importance, celui de l'hygiène. En effet, l'école républicaine vient pallier un manque criant à l'époque dans de nombreuses familles, où l'on ne disposait pas de l'eau courante, et où l'on se méfait même du pouvoir « amollissant » de l'eau. Dans le film, l'instituteur fait vendre des tickets pour les tuberculeux, « De l'air, de la lumière, du soleil », préceptes de base de l'hygiène.



Le cours d'instruction civique

Entre eux, les enfants s'appellent « citoyen », se réclament de la République, s'interrogent sur la pertinence des votes (« Pour avoir des chefs, on devrait voter ») et débattent âprement des grandes notions républicaines, égalité et fraternité, au moment de décider de l'impôt que chacun devra verser : « Puisqu'on a dit qu'on était en République, on est tous égaux. Moi, j'en connais qu'un truc : Liberté, Egalité. » se défend Lebrac quand il tente d'imposer l'impôt unique. Avant d'ajouter « Puis moi les rois, j'les guillotine. » Mais le mot de la fin viendra d'un autre enfant : « Tu fais honte aux pauvres Lebrac, c'est pas républicain, ça. » Un personnage devient le symbole de la lutte entre République et Eglise. Bacaille, celui qui sera le traître. Il est vêtu différemment des autres enfants, portant une capeline noire. Furieux contre ses camarades, il crie par provocation « Vive le roi », la royauté étant traditionnellement soutenue par l'Eglise. Cela explique aussi, sans l'excuser, la punition dont il sera la victime.

